

Le versant animal de Jean-Christophe Bailly

Clément Willer

Number 268, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91080ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Willer, C. (2019). Review of [*Le versant animal* de Jean-Christophe Bailly]. *Spirale*, (268), 79–81.

LES AMITIÉS SACRÉES

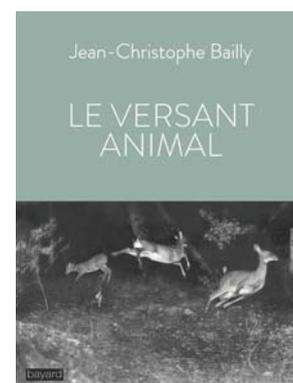
Le versant animal de Jean-Christophe Bailly, objet d'une nouvelle édition après une parution originale en 2007, fait suite au *Parti pris des animaux* (Christian Bourgois, 2013). Prendre en considération le versant animal du monde, où pénètrent celles et ceux «*que trouble le moindre écart, la moindre lueur*» d'une existence autre, revient à poser la question du «*partage entre l'homme et l'animal*» et, plus largement, du partage du monde sensible entre tous les êtres qui le peuplent. Un autre regard peut être porté sur ce partage depuis ce qui se laisse pressentir de la dimension du monde propre aux animaux, qui semble «*un lieu d'où il serait impossible de pouvoir seulement penser à des valeurs d'instauration ou à des hiérarchies*», un lieu par-delà toute distinction entre des «*règnes*», où les contours des êtres sont rendus à leur labilité essentielle.

Si au fil des vingt-huit fragments qui composent l'ouvrage se côtoient fiction, philosophie, poésie, biographèmes, c'est peut-être du cinéma que se rapproche le plus leur écriture par plans successifs, qui s'enchaînent par ruptures soudaines ou reprises de motifs. Jean-Christophe Bailly lui-même suggère à plusieurs reprises la parenté de son cheminement avec la démarche cinématographique. À propos de la phrase en exergue du livre, il écrit qu'elle se présente aux yeux de son esprit «*avec cette vibration, ce troublé fragile et intact propres à l'apparition des lettres dans les génériques de cinéma, bleue sur fond noir*». La phrase en question est de Plotin : «*Toute vie est une pensée, mais une pensée plus ou moins obscure, comme la vie elle-même.*» Cela laisse entendre qu'en chaque être se trouverait une nuit intérieure, sœur de la nuit du dehors. Cependant, la figure romantique d'une nuit de l'impensable qui motive la réflexion ne participe pas d'une mystification. D'abord, parce qu'elle va de pair avec une curiosité encyclopédique (comme souvent aussi chez les romantiques allemands ou les surréalistes). Mais aussi parce qu'elle est plutôt l'indice d'une tentative d'établir une distance attentive et respectueuse avec les autres existences qui peuplent le monde, comme si une part de nuit était indispensable à la vie et à la reconnaissance de l'énigme des différences. L'atmosphère nocturne, dans laquelle plonge d'emblée la photographie de George Shiras en couverture, apparaît moins comme un refuge dans l'indifférencié que comme un milieu nécessaire à une quête lucide d'un

LE VERSANT ANIMAL

JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

Bayard, 2018, 163 p.



rapport plus juste à toutes les existences autres que la sienne et celle de son espèce. En d'autres termes, une telle nuit fait voir et l'invoquer n'est, peut-être, pas tout à fait vain pour riposter à l'aveuglante lumière des logiques d'exploitation, d'extraction, d'abattage qui menace la multiplicité des êtres vivants. « *La nuit c'est la démocratie étoilée* », disait Victor Hugo.

LE FEULEMENT D'INCONNU

La nuit est invoquée dès les premières lignes, dès le premier plan, alors qu'une caméra imaginaire commence à suivre le narrateur et inaugure un décentrement symbolique du regard, qui aurait le pouvoir de rendre aux rencontres quotidiennes leur rayonnement d'inconnu : « *J'aimerais qu'une caméra se pose, sache se poser sur cette petite route montante (une caméra qui saurait faire cela, filmer une voiture qui file dans la nuit) et me suive. [...] Le paysage est familier, la route connue. [...] Et pourtant, du seul fait que c'est la nuit, il y a ce léger décalage, ce léger mais profond feulement d'inconnu – c'est comme si l'on glissait à la surface d'un monde métamorphosé, empli de frayeurs, de mouvements effarés, d'écarts silencieux. Or voici que de ce monde quelqu'un surgit – un fantôme, une bête : car seule une bête peut surgir ainsi. C'est un chevreuil [...].* » Cela paraît rejouer la légende de saint Hubert, ce jeune seigneur du VII^e siècle qui, au cours d'une partie de chasse dans une forêt belge, soudain inexplicablement envoûté, se serait mis à courir corps et âme après un cerf. La course fut longue, jusqu'à ce que, étrangement, le cerf s'arrête de lui-même, pour se mettre à parler, enjoignant Hubert à ne plus courir en vain après les bêtes sauvages, à songer plutôt au salut de son âme et à se convertir auprès de l'évêque de Maastricht.

Dans le récit de Jean-Christophe Bailly, le chevreuil se met de la même façon à courir devant la voiture et le conducteur, envoûté comme Hubert le chasseur, le suit : « *Une sorte de poursuite s'instaure, où le but n'est pas, surtout pas, de rejoindre, mais simplement de suivre, et comme cette course dure plus longtemps qu'on aurait pu le penser, plusieurs centaines de mètres, une joie vient, étrange, enfantine, ou peut-être archaïque. Puis enfin un autre chemin s'ouvre à lui et le chevreuil, après une infime hésitation, s'engouffre et disparaît.* » Au contraire cette fois de ce qui se passe dans la légende chrétienne, la bête n'est jamais rattrapée et aucune révélation n'a lieu. Le silence de l'envers sauvage du monde n'est pas trahi ; seul un « *feulement d'inconnu* » continue de se faire entendre dans la nuit, un bruit de gorge félin par-delà le langage humain. Cette bribe de récit esquisse d'emblée la figure d'une distance juste avec l'énigme d'une existence

animale, avec l'énigme peut-être de toute existence, que l'on commence à approcher vraiment dans son altérité seulement en renonçant à résoudre l'énigme. La poursuite prend l'allure d'un pur élan qui ne vise rien. Elle s'accompagne seulement d'une joie, qui comme toute joie naît de l'affleurement d'un passé lointain et d'une traversée par-delà soi. Mais cela, sans céder à l'effusion empathique qui ramènerait l'autre au même, en lui prêtant un langage qui n'est pas le sien, comme dans la légende de saint Hubert.

L'INTIMITÉ PERDUE

La recherche de « *la possibilité d'une pensée du rapport qui ne devrait plus rien à la postulation humaniste ou à l'effusion rêveuse* », cela résume bien l'effort de pensée auquel s'attache avec finesse Jean-Christophe Bailly. Toutefois, cette possibilité n'est pas une certitude. Les fragments qui trament la réflexion ont eux-mêmes indéniablement, sans doute inévitablement, l'allure de rêveries, à partir d'un souvenir (l'apparition d'un chevreuil), d'un film (*Dead man* de Jim Jarmusch) ou d'une photographie (celle du jeune Franz Kafka avec son chien). Mais de telles rêveries aboutissent rarement à des conclusions ou à des révélations ; la dimension obscure où s'inscrivent les trajectoires animales qu'elles suivent n'est toujours qu'entraperçue. Chaque fragment est comme une tentative modeste de prolonger l'intensité de l'attention portée au versant animal, sans que celle-ci ne se mue en projection illusoire ou en identification appauvrissante. Cela demande de ne pas chercher à se voir dans l'autre, mais plutôt de chercher à entrevoir dans l'autre quelque chose du même mystère que l'on peut sentir au fond de soi. La nuance est subtile mais essentielle. Elle s'éclaire notamment lors d'un détour par l'histoire de l'intimité perdue telle que la retrace Georges Bataille : « *L'intimité perdue est le nom que, dans sa généalogie d'un éloignement continu, Bataille donne à l'ensemble des formes sociales par lesquelles les hommes d'autrefois demeurèrent liés à la violence du fait brut de l'univers et du mystère de leur existence contenu dans les rets de toutes les autres existences.* » Autrement dit, la possibilité d'un rapport juste à n'importe quelle autre existence repose sur quelque chose comme un mystère en commun, une « *pensivité* », dit encore Jean-Christophe Bailly, qui n'est pas le propre des êtres humains, que déclinent à leur manière les animaux, mais aussi les végétaux et même les minéraux. On peut imaginer cela comme une infinité de résurgences d'une source commune, inépuisable et impénétrable, « *un peu comme si en deçà des particularités développées par les espèces et les individus existait une sorte de nappe phréatique du sensible* ».

Depuis la perte de l'intimité primitive avec l'univers, le pur élan de l'attention qui serait comme une respiration de la communauté de tous les êtres peut sembler difficile à distinguer de l'effusion aveugle. Pourtant, la « *politique à inventer* » qui est évoquée, qui parviendrait à contrer l'entreprise de destruction de l'environnement menée par les « *politiques criminelles* », doit marquer cette ligne ténue ; elle doit se défaire des vieilles formes d'expression empathiques, injustes envers la multiplicité des existences car elles nient que la solidarité entre les êtres passe nécessairement par un consentement à la solitude, à la distance, parfois à la fuite. De ce point de vue, il importe de comprendre que « *l'écart abyssal séparant toutes les créatures [...] est aussi la ressource d'une amitié sacrée* ». Quelle est cette sorte étrange de lien qui naît dans la reconnaissance d'une distance ? Une réponse se trouve peut-être dans *La comparution*, réflexion à deux voix autour de ce qui fait la communauté que Jean-Christophe Bailly et Jean-Luc Nancy firent paraître chez Christian Bourgois en 1991, en écho à la désagrégation de l'URSS. Ils affirmaient alors que devait survivre à la trahison et à la chute du régime soviétique le rêve auquel la révolution de 1917 avait donné consistance « *du partage et d'une libération conduite par le partage, d'une égalité ouvrant une liberté* ». Comme pour suggérer qu'une communauté vraiment libre doit rester ouverte tant aux autres formes de communauté humaine qu'au buissonnement énigmatique des existences autres dans l'univers, il était précisé que « *l'idée d'une communauté sans limites est sans doute la seule pour laquelle il faille en tenir* ». Les liens d'une telle communauté étaient décrits comme des « seuils » : « *Le seuil ne nie pas la différence mais l'accepte et accorde le visiteur et le visité selon la force d'un lien qui les oblige. Le seuil ne nie pas qu'il y ait un dehors et un dedans, au contraire il en est même la reconnaissance, mais il les ouvre l'un sur l'autre* ». Cette pensée du seuil permet d'envisager les amitiés sacrées comme des rencontres plus ou moins fugitives entre les solitudes humaines ou animales, qui emporteraient chaque fois les limites de la communauté vers l'infini où elle peut respirer.

LA PRÉSENTATION DU PRÉSENT

Le côtoiement troublant des existences animales qui nous entourent, s'il se place sous le signe d'une réserve d'ineffable, est toutefois porteur, semble-t-il, de certains enseignements. Jean-Christophe Bailly croit apercevoir que le mode de présence animale est celui de l'« ouvert », dans le sillage de Rainer Maria Rilke. Il semble en effet que tout animal vive, sans jamais de regrets ni de projets, dans « *une éternelle présentation du présent, [...] sans passé et sans avenir, [...] libre de mort* ». L'innocence

animale cependant n'est pas vraiment une insouciance. D'une certaine manière, elle est l'affirmation secrète et silencieuse d'un souci extrêmement vif du monde et de toutes les autres créatures qui le peuplent, puisque l'animal qui se meut dans l'ouvert, en contact immédiat avec le mystère qu'il porte en lui, est par là perpétuellement lié au mystère de toute chose. D'une part, le déploiement de l'instant que cela implique est source d'inspiration pour Jean-Christophe Bailly dans sa manière même d'écrire, de tenir le souffle de longues phrases, qu'il compare dans *Le parti pris des animaux* à « *des flèches qui, un instant ou plus qu'un instant, ne retomberaient plus* ». D'autre part, la présentation du présent en tant que manière de vivre dans un « *temps non arrimé* » n'est pas sans faire écho à sa conception du temps révolutionnaire.

Dans un article paru dans la revue *Lignes* (« Vers quoi s'est-on tendu ? Vers quoi se tendre encore ? », 2018), il décrivait le soulèvement de Mai 68 comme un de ces moments où « *en chacun s'entrouvre une porte donnant sur une forme de vie élargie* ». Le passage d'une expérience solitaire qui a lieu « *en chacun* » à une « *forme de vie élargie* » semble approcher le mode animal de présence au monde, plongée dans l'intime qui est aussi une manière d'être au plus près de l'évidence des autres existences dans l'univers. Dans *La comparution*, cette découverte d'une nouvelle manière de sentir le temps était éclairée sous un angle différent : « *Ouvrir dans l'accumulation des jours des événements tels que la promesse qu'ils contiennent est un instant, un long instant tenue, telle est la nature la plus propre des révolutions* ». Ce réseau de correspondances n'est sans doute pas fortuit et amène à penser la révolution comme une présentation et une intensification sauvages du présent, comme le réveil de la nappe phréatique du sensible que les peuples humains sentent rejaillir en eux pour les relier à l'univers. De la même façon, une affinité paraît exister entre l'événement de la rencontre fugitive avec le chevreuil qui lançait la réflexion et l'événement révolutionnaire où une forme élargie de communauté advient à la frontière repoussée du rêve et de la réalité, dans leur manière de n'attendre aucun dénouement, aucune révélation, mais de prolonger le suspens, de creuser la faille apparue dans le cours du temps. Dans cette faille, cela se passe comme si l'attention se renouvelait, s'affinait, s'ouvrait aux présages d'une communauté infinie. Sans confondre le versant animal et le versant humain, en suggérant seulement qu'ils sont rigoureusement solidaires au sein de la nature, ces correspondances font signe vers une certaine manière de se soucier du monde commun. Si le silence des animaux recèle quelque enseignement pour la lutte contre les politiques criminelles et insouciantes de la catastrophe écologique, c'est peut-être celui de tenir une promesse dans l'affirmation du présent, car à tout instant « *il y a une lueur, un reste de lueur et l'animal la tient* ».